

Bulletin d'histoire politique

Sylvain Daignault et Paul-Yvon Charlebois, *Châteauguay et la guerre de 1812*. Saint-Constant, Broquet, 2012, 237 pages

Béatrice Richard

B
H
P

Volume 22, numéro 1, automne 2013

L'incendie du parlement à Montréal : un événement occulté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018834ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018834ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, B. (2013). Compte rendu de [Sylvain Daignault et Paul-Yvon Charlebois, *Châteauguay et la guerre de 1812*. Saint-Constant, Broquet, 2012, 237 pages]. *Bulletin d'histoire politique*, 22(1), 251–254.
<https://doi.org/10.7202/1018834ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Sylvain Daignault et Paul-Yvon Charlebois,
Châteauguay et la guerre de 1812. Saint-Constant,
Broquet, 2012, 237 pages.

BÉATRICE RICHARD
Collège militaire royal de Saint-Jean

Les commémorations de la guerre de 1812 auront permis d'attirer l'attention sur un épisode méconnu de l'histoire des Canadas, mais qui devient passionnant dès que l'on se contente de l'aborder pour ce qu'il fut et non pour ce que l'on aimerait qu'il eût été. Ne s'agissait-il pas, en quelque sorte, d'une résurgence de la révolution américaine? Trente-six ans après l'indépendance des anciennes colonies britanniques, de sérieux contentieux persistaient entre les États-Unis et leur ancienne métropole. À portée de canon, les colonies de l'Amérique du Nord britannique devinrent la cible du voisin américain. Pendant plus de deux ans, les coloniaux devront se défendre presque seuls face à un ennemi, fort heureusement pour eux, peu expérimenté. Une guerre pénible, souvent féroce, que les défenseurs de Sa Majesté n'auraient probablement pu soutenir sans l'apport de leurs alliés iroquois¹.

Avec *Châteauguay et la guerre de 1812*, Sylvain Daignault et Paul-Yvon Charlebois explorent le conflit d'un point de vue régional. Certes, le Bas-Canada resta un front secondaire dans un affrontement dont le centre de gravité, du point de vue des colonies britanniques, se situait essentiellement dans la région des Grands Lacs. La seigneurie de Châteauguay n'en fut pas moins le théâtre d'une activité intense tout au long de la guerre. C'est ce que rappelle cette étude en kaléidoscope où s'entremêlent étude sociomilitaire et reconstitution des principales batailles. Les auteurs semblent chercher ainsi à rendre la première approche intelligible, sinon accessible au profane, en la situant dans son contexte. L'intention pédagogique ne va toutefois pas sans inconvénient dans la mesure où l'on perd parfois le fil entre le sujet de l'étude, la guerre vécue depuis Châteauguay, et certains sous-thèmes pour le moins hétéroclites. C'est le cas notamment de la professionnalisation des armées, de l'incendie de Washington par les

troupes britanniques, de l'impact de la guerre sur le *Family Compact* et la Clique du Château ou encore de l'héritage philatélique de la guerre de 1812.

L'ouvrage s'ouvre sur une brève présentation, très factuelle, des origines du conflit sans que la très riche historiographie de la guerre de 1812 ne soit pour autant rappelée. Pour ne citer que celui-ci, *The Incredible War of 1812* de J. Mackay Hitsman, l'ouvrage de référence par excellence sur le sujet, n'est pas répertorié dans la bibliographie². La présentation de cette littérature aurait pourtant permis aux auteurs de se situer par rapport à celle-ci et de mettre davantage en valeur l'originalité de leur approche, notamment de préciser que les études originales en français sur le sujet restent rares et se délimitent au Bas-Canada³.

Le chapitre 2 brosse un bref tableau des forces en présence. On apprend ainsi que le Canada compte sur une force régulière de 9 000 soldats britanniques, dont 4 400 au Bas-Canada et 1 200 au Haut-Canada. À ceux-là se greffent près de 90 000 miliciens, dits « sédentaires », dont 60 000 au Bas-Canada seulement et 12 000 dans la région de Montréal, sans aucune formation militaire pour la plupart. C'est dans ce bassin que George Prévost, le gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique et commandant des forces britanniques en Amérique du Nord, puisera des volontaires pour lever des unités d'infanterie légère. Plusieurs régiments sont ainsi créés à Terre-Neuve, au Nouveau-Brunswick et au Haut-Canada. Au Bas-Canada, la mesure donnera naissance au régiment des Voltigeurs, à l'Infanterie légère de la frontière, au corps des Voyageurs canadiens (devenu plus tard le Corps canadien des Commissionnaires) et à quelques unités de cavalerie provinciale. À ces troupes s'ajoutent des bataillons de milice d'élite et incorporée (MEI), formés de miliciens conscrits par tirage au sort. La milice sédentaire n'en est pas moins mobilisée et assignée à un entraînement quotidien. En face, les auteurs campent quelque 7 000 réguliers américains inexpérimentés supervisés par un corps d'officier « médiocre », effectifs qui quintupleront d'ici à la fin de la guerre (p. 29).

Les chapitres V à IX inclusivement, de tailles inégales, entrent dans le vif du sujet, c'est-à-dire les préparatifs de guerre et la conduite des opérations au Bas-Canada à l'automne 1813, soit une quarantaine de pages, incluant la mythique bataille de la Châteauguay (26 octobre 1813). Cette partie livre un rapport minutieux de l'affrontement lequel, rappellent les auteurs, advint par accident. En effet, la colonne du Major-général Wade Hampton dut se replier après avoir tenté de franchir la frontière à Lacolle et décida de contourner l'obstacle en passant par la rivière Châteauguay. Or c'est précisément dans ce secteur que se concentrait la majorité des effectifs canadiens. Très vite, les troupes américaines sont repérées par des éclaireurs des Voltigeurs et de la milice sédentaire sous le commandement de Louis de Watt et de son subordonné Charles-Michel Irumberry de Sala-

berry. Les Américains seront repoussés, ce qui ne les empêchera pas, deux semaines plus tard, de tenter une nouvelle incursion donnant lieu à la célèbre bataille de Crysler's Farm, au bord du Saint-Laurent (11 novembre 1813). Daignault et Charlebois rapportent que les deux tiers des défenseurs canadiens présents sur le terrain sont des francophones, dont trois compagnies des Voltigeurs venues prêter main-forte aux troupes britanniques (p. 85).

Le chapitre 10 nous rappelle toutefois que les vainqueurs de la Châteauguay ont dû tenir une autre année, et ce sans grands moyens, face aux attaques de leurs voisins méridional. Sans doute est-ce l'un des aspects les plus intéressants de cette étude, car les succès militaires ont tendance à rejeter dans l'ombre les périodes plus creuses. Certes, 1814 marque l'arrivée de renforts britanniques massifs. La défense du Canada passe ainsi de quelques milliers de soldats et miliciens à une armée professionnelle et aguerrie de 30 000 hommes, dont la plupart ont affronté les armées napoléoniennes. Mais ces troupes n'arrivent au Canada qu'en août. Entre-temps, les unités de la milice d'élite et incorporée (MEI) du Bas-Canada restent mobilisées pour contenir les tentatives d'incursion américaine au printemps et à l'été 1814. C'est le cas notamment lors de la bataille du moulin de Lacolle (30 mars 1813), laquelle sera suivie d'escarmouches suffisamment répétées pour maintenir les Voltigeurs et la Milice en alerte jusqu'à la fin d'un conflit qui s'achèvera sur un quasi-match nul, avec le traité de Gand (24 décembre 1814).

L'ouvrage se termine sur les lendemains de guerre qui déchantent (chapitres XI et XII). À cet égard, le chapitre consacré aux réclamations des miliciens s'avère particulièrement instructif. On y apprend notamment que les autorités ont toutes les peines du monde à honorer la parole du gouverneur George Prévost, lequel avait promis des terres, pensions et indemnités pour attirer des volontaires au début de la guerre. En sortant de l'ombre les innombrables demandes d'indemnisations déposées au bureau de la milice et du gouvernement, et ce des années durant, Daignault et Charlebois laissent entrevoir la terrible misère qui pouvait affliger les principaux concernés et leurs familles, notamment les blessés et les handicapés. Les auteurs révèlent aussi que la Couronne britannique n'octroya de terres aux vétérans qu'avec lenteur et parcimonie, opposant une forte résistance aux demandes répétées de Prévost en ce sens (p. 135-136).

Dans son ensemble, l'ouvrage s'appuie sur une documentation de première main, rarement exploitée, et renseigne le lecteur sur de multiples aspects de la guerre de 1812 dans la seigneurie de Châteauguay. À cet égard, le volet sociomilitaire demeure le mieux servi et révèle à quel point la mobilisation de la milice du Canada en cas d'invasion pouvait représenter une tâche complexe pour les autorités coloniales, *a fortiori* dans une région frontalière où dominait une population rurale. Dans ce contexte, le

principal problème consistait à lever des troupes dans un bassin très réduit et composé d'hommes sans formation militaire. À titre d'exemple, les auteurs soulignent que, douze ans après le conflit, la Seigneurie de Châteauguay ne comptait que 160 hommes disponibles pour servir sur une population évaluée à moins de 3 000 personnes (p. 32). On comprend que le bassin de volontaires dut se tarir assez rapidement pendant la guerre, d'où les promesses répétées de compensations pour attirer des volontaires et la nécessité de recourir à la conscription.

Dernière remarque : les liens entre les dimensions socio-militaire et opérationnelle de la guerre de 1812 manquent parfois de fluidité. Par exemple, la Seigneurie de Châteauguay, ici le centre de l'intrigue, occupe une position stratégique pour la défense de Montréal et de la principale, sinon l'unique, voie d'approvisionnement du Haut-Canada que constitue le Saint-Laurent. Il s'agit d'une zone sensible qu'il convient donc de défendre à tout prix. Jusqu'à quel point cela influence-t-il la mobilisation des habitants ? Comment réagissent-ils à cette pression ? Il y a longtemps déjà, l'historien Jean-Pierre Wallot évoquait une mobilisation sans grand incident à l'échelle du Bas-Canada, parfois enthousiaste, exception faite de l'émeute de Lachine⁴. Qu'en fut-il exactement sur ce plan à Châteauguay ? Insister davantage sur cette dimension aurait peut-être donné un peu plus de chair et de sang à un récit par ailleurs passionnant. Pour le reste, cette étude régionale reste agréable à lire, généreusement illustrée, et truffée d'informations qui nous rappellent à quel point le rôle des Bas-Canadiens fut crucial non seulement pour la défense de leur propre colonie, mais pour celle de leurs voisins du Haut-Canada.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Lire à ce sujet l'étude magistrale de Carl Benn, *The Iroquois in the War of 1812*, Toronto, University of Toronto Press, 1999-2004, 272 p.
2. J. Mackay Hitsman, *The Incredible War of 1812. A Military History*, Toronto, Robin Brass Studio, 1999, 2000, 2002, 2003. Versions mises à jour par Donald E. Graves.
3. Voir Michelle Guitard, *Histoire sociale des miliciens de la bataille de la Châteauguay*, Ottawa, Parcs Canada, 1983, 144 p. ou Luc Lépine, *Le Québec et la guerre de 1812*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 134 p.
4. Jean-Pierre Wallot, « Une émeute à Lachine contre la conscription », *Un Québec qui bougeait ; trame socio-politique au tournant du siècle*, Montréal, Édition du Boréal, 1973, p 107-141.